Document generated on 06/06/2025 12:10 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L’amour comme point de fuite

Marie-Andrée Bergeron

Number 327, Spring 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92845ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bergeron, M.-A. (2020). Review of [L’amour comme point de fuite]. *Liberté*, (327), 66–67.

Tous droits réservés © Marie-Andrée Bergeron, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'amour comme point de fuite

Marie-Andrée Bergeron

Alexa Conradi
Les angles morts
Perspectives sur le Québec actuel
Remue-ménage, 2017, 230 p.

Pour certaines militantes féministes dont je suis, la fin du mandat d'Alexa Conradi à la tête de la Fédération des femmes du Québec et son retrait de la vie publique en 2015 ont laissé un grand vide. La sentimentalité n'a sans doute pas sa place ici, mais disons-le d'emblée : il nous fait du bien de retrouver le discours exigeant, rigoureux et sensible de cette militante féministe qui vit maintenant en Allemagne. Pourquoi ramener ce livre publié en 2017 dans l'actualité littéraire ? Parce qu'une loi 21, un gouvernement caquiste, une crise des médias, et beaucoup trop de chroniques de Richard Martineau ou de Sophie Durocher plus tard, il semble pour le moins crucial de réfléchir en profondeur aux questions que soulève Conradi et, aussi, d'élever le niveau du débat social au Québec. Il faut avoir la clairvoyance de nommer les nouveaux moteurs du colonialisme québécois, qui se donnent à voir à travers les nœuds et points de tension qui rendent certaines discussions plus épineuses que d'autres. Il nous faut reconnaître notre rapport complexe au fait colonial, de même que notre complicité à son maintien. C'est ce que fait Conradi dans *Les angles morts.* Elle a le courage d'aborder de front toutes les questions politiques qui ont accaparé le discours médiatique des dernières années, débats sur lesquels elle adopte une perspective intersectionnelle et anticoloniale nécessaire. Voile et charte, femmes autochtones disparues, battues, violées, assassinées, capitalisme sauvage et travail invisible des femmes sont autant de sujets qui sont disséqués, retournés et critiqués dans cet essai exigeant, mais important.

Plusieurs l'ont décrié, la laïcité de l'État et les politiques « d'immigration, de francisation, d'intégration » et de gestion des signes religieux jugés ostentatoires proposées par la CAQ sont l'expression à peine voilée de l'une des nombreuses formes de racisme systémique qui ont cours à notre époque. Le gouvernement actuel, tout comme celui du Parti québécois en 2013, se propose d'instrumentaliser l'appareil étatique et judiciaire à des fins ni plus ni moins que discriminatoires. Conradi n'entre pas dans les détails politico-juridiques de ces questions, mais elle nous montre à quel point ce genre de mesures permet la légitimation de discours racistes et favorise, voire encourage le repli identitaire ; celles-ci banalisent, en fin de compte, les violences symboliques et la peur de l'Autre. Le livre permet un retour critique sur le débat autour de « la charte des valeurs » proposée par le Parti québécois, lequel a été dévastateur pour les féministes, car il a étiolé les solidarités nécessaires et fondatrices du mouvement. Prenant position contre cette charte, alors que beaucoup de féministes québécoises s'en réclamaient, Conradi a été accusée de tous les maux, mais en particulier de permettre l'*islamisation* du débat féministe et de la Fédération des femmes du Québec. Dans *Les angles morts,* Conradi dénonce l'attitude colonialiste d'une certaine frange du mouvement féministe qui ne reconnaît pas assez l'importance de la pluralité de perspectives, d'expériences et de critiques, ni l'apport des femmes musulmanes aux luttes québécoises : « L'absolu féministe n'existe pas. La vérité se trouve souvent à plusieurs endroits à la fois. Souvent, elle émerge de ces interactions, c'est pour cela que j'apprécie être confrontée à des tendances et à des histoires féministes différentes. […] La présence grandissante au Québec des femmes issues des diasporas pakistanaise, indienne, iranienne, malienne, sénégalaise, béninoise… contribue à alimenter et à réorienter le féminisme majoritaire blanc et eurocentré. Elles sont également à même de reconnaître les influences du colonialisme européen dans les débats de société ici. »

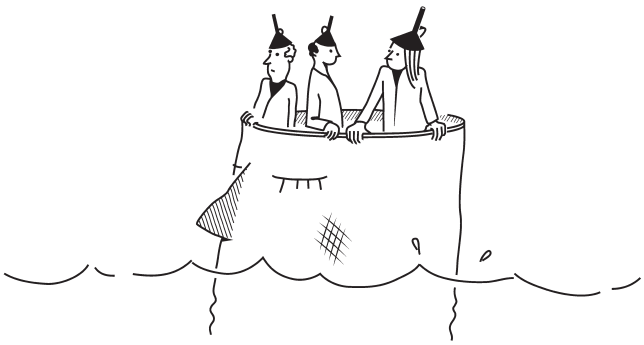
On peut facilement associer l'ancienne présidente de la Fédération des femmes du Québec à l'héritage des luttes des années 1970. En fait, elle les réactualise en leur offrant une portée intersectionnelle et antiraciste que les militantes de l'époque n'avaient pas nécessairement donnée à ces revendications. Par exemple, elle traite des difficultés supplémentaires éprouvées par les femmes racisées qui veulent dénoncer une agression sexuelle commise par une autre personne racisée. En plus de se heurter à une institution qui banalise les violences sexuelles, elles courent le « risque de confirmer les stéréotypes qui concernent la propension à la violence des hommes racisés », ce dont les femmes blanches n'ont pas à s'inquiéter. Cette perspective nous permet de comprendre différemment les enjeux particuliers qui concernent la dénonciation dans différents milieux. Si des revues comme *Québécoises deboutte !,* par exemple, ont nommé et analysé les injustices et iniquités subies par les femmes sur le marché du travail, Conradi va plus loin en mentionnant notamment que « le racisme est tout aussi efficace que le sexisme et la classe pour créer les divisions sociales en matière de travail ». Ce faisant, elle se questionne sur la place octroyée aux revendications des femmes racisées dans le milieu féministe québécois : « Est-ce que le milieu est accueillant, prêt à entendre les femmes dont les connaissances et les opinions ont été marginalisées ? Est-ce que le milieu est prêt à adapter son discours et ses revendications pour être plus inclusif? »

Conradi soutient que l'étude et la critique de nos institutions et mouvements sociaux, ceux-là mêmes qui permettent parfois la reconduction des inégalités sociales, sont nécessaires. Mais son projet vise aussi à traiter des agent·es qui les incarnent – c'est-à-dire nous tous et toutes. Il faut « comprendre les mécanismes actuels du colonialisme et se sentir responsable de la suite des choses ». *Se sentir responsable de la suite des choses.* En effet, à moins de militer activement, il est

souvent plus aisé de se déclarer impuissant·e par rapport aux institutions. Je ne compte plus les fois où mes étudiant·es m'ont dit, après avoir lu *Sœurs volées* d'Emmanuelle Walter, à propos des femmes autochtones disparues et assassinées : « Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? On ne peut rien faire. » *Les angles morts* ne nous invite pas seulement à la prise de conscience – car son lectorat potentiel l'aura probablement déjà réalisée –, mais nous met au défi de l'action : s'impliquer dans les groupes communautaires et militants et se faire l'allié·e intentionel·le des personnes opprimées. Il nous faut désapprendre les vieux récits, nous défaire de nos réflexes identitaires, changer les manières de faire, les politiques, les curricula… Conradi le mentionne : il est difficile de traiter de ces questions au Québec, d'autant plus que, selon elle, les politiques populistes et l'agitation du spectre de l'immigration de masse sont, pour une large part, responsables d'un climat de paranoïa qui figent certain·es dans la peur, d'autres dans la colère. L'ouvrage permet à la féministe, à la travailleuse en milieu communautaire, à la professeure ou à toute autre lectrice plus ou moins informée de penser le Québec différemment. Conradi nous enjoint d'approfondir notre connaissance et notre compréhension de la colonisation et de développer de nouvelles stratégies pour tenter d'établir un rapport de force avec l'État néolibéral. Elle nous met au défi de puiser dans l'héritage de la pensée postcoloniale pour réfléchir à notre rôle politique, en tant qu'instance responsable de la persistance de violences coloniales perpétrées à l'endroit des Premiers Peuples, notamment.

La posture énonciative de Conradi est ambivalente, au sens le plus plein du terme, car elle se situe, comme celle de beaucoup de féministes avant elle, « à mi-chemin entre le personnel et le politique ». C'est en effet à partir de son expérience intime de la lutte et du militantisme que l'autrice arrive à parler des enjeux politiques et sociaux de notre temps. Elle met en place un programme de décolonialisation de la pensée qu'elle applique à mesure qu'elle le nomme : ses analyses sont des mises en récit de ses rencontres avec des femmes et des personnes non binaires de qui elle a appris les nouveaux termes d'une lutte véritablement anticoloniale. Elle démontre que la rencontre de l'Autre et la reconnaissance mutuelle permettent l'émergence du soi en tant que sujet : c'est à partir de cette position précisément qu'Alexa Conradi écrit et agit politiquement comme alliée. Pour elle, il est urgent de s'engager dans une discussion éthique visant un profond changement social ; il faut favoriser l'équité et la diversité, même si le discours ambiant nous appelle souvent à faire le contraire. Elle appelle la société québécoise – qu'elle aime profondément – à faire mieux.

La force de l'essai réside dans ce qui relie toutes les propositions et les réflexions qu'il propose. Ce liant, c'est l'amour. L'amour de l'Autre, l'amour de soi, des sans-voix, des sans-papiers, des minorités et du Québec constitue le moteur de l'action et du changement. Plusieurs penseuses ont réfléchi à une éthique qui se trouve à la base du féminisme comme lutte, à savoir une éthique de l'amour. C'est par amour pour l'autre que l'on souhaite, en tant que féministe, vivre dans un monde plus égalitaire, plus paritaire et, en fin de compte, plus juste. Pour Conradi, l'amour est la réponse possible au *patriarcat capitaliste de la suprématie blanche néocoloniale* tel que l'a défini bell hooks : « C'est là qu'intervient l'amour. Il n'est pas question de nier les rapports de pouvoir en présence. En les reconnaissant, en visant activement à les transformer, nous témoignons d'un amour pour les un·es et pour les autres. » Comme hooks, Conradi dénonce vertement la nomenclature et les processus de hiérarchisation des valeurs et des humains, dans un système néolibéral agressif qui favorise la dépossession et la misère, sur tous les plans. *Les angles morts* nous invite à réfléchir aux déclinaisons de l'altérité, qu'elle soit représentée par la personne autochtone, la personne non francophone, la femme portant un hidjab – cette personne que l'on a désignée, collectivement, comme étrangère et que le système contribue à ségréguer, même si l'on n'ose le reconnaître parce qu'il fait trop mal de le faire. Conradi démontre que cet Autre a certes souvent été démonisé, minorisé, désigné comme celui ou celle qui menace un équilibre déjà précaire et en péril au sein d'une société qui, répondant à « l'appel de la race », pour citer le chanoine Groulx, a longtemps eu peur de se fondre dans la masse anglo-hégémonique. Elle réclame aussi que cet Autre soit sujet de tendresse et de soin. Dans une société saine, il ou elle est aussi parfois celui ou celle que l'on aime, pour qui l'on se bat, celui ou celle à travers qui on existe plus, ou mieux, à la fois personnellement et politiquement. Et c'est sans doute grâce à sa rencontre que nous pourrons nous émanciper collectivement.



La nef des fous.

Dessin : Clément de Gaulejac